



1

Respire. Ici, personne ne peut me faire de mal.

Je pousse un profond soupir. Mon souffle couvre la fenêtre de buée et m'empêche de voir les énormes flocons qui tombent du vaste ciel blanc pour s'écraser dans les rues. L'index posé sur la vitre, je trace un cercle auquel j'ajoute plusieurs lignes qui rayonnent tout autour. Lorsque je dessine la dernière, l'image s'estompe et mon soleil fugace disparaît. Renfrognée, je soupire de nouveau. J'ai horreur de la neige... presque autant que de cette ville.

À travers les tourbillons de flocons, je m'efforce de discerner les rues animées aux abords de ma maison. En face se dresse une rangée de bâtisses identiques à la mienne. Impatiente de profiter de la neige, une famille se précipite au-dehors en se bousculant. Une fois dans la rue pavée, parents et enfants se ressaissent. Le père redresse sa cravate, lève son chapeau et articule ce que j'imagine être quelques paroles aimables à l'attention de ses voisins, qui s'arrêtent pour le saluer. Du haut de mon petit salon, je ne déchiffre pas leurs échanges. En revanche, les cris de joie des enfants sont assez assourdissants pour me parvenir. Un garçon et une fillette piaffent d'admiration à la vue du ciel, ravis par le spectacle de la neige. J'en viendrais presque à me demander si ces affreux flocons glacés sont vraiment si épouvantables. Malheureusement, l'entrain des enfants et le mien s'évanouissent quand leur mère, soucieuse de voir sa progéniture sage comme une image, les réprimande d'une gifle chacun, avant de gratifier ses voisins de sourires forcés.

— Vous avez raison, madame Aston ! marmonné-je, ironique. Réprimez la joie de vos enfants tant qu'il en est encore temps. Il ne faudrait surtout pas que leur enthousiasme pour les premiers plaisirs de la vie entache votre précieuse réputation !

Exaspérée, je quitte mon poste d'observation. Comme tous les habitants de la ville de Vernon, ma voisine n'est qu'une faible d'esprit, aussi austère que moralisatrice. Comment ai-je pu croire que cet endroit m'offrirait un nouveau départ ? Qu'il me permettrait d'échapper à la rigidité de la société humaine et d'être... moi-même ?

Il n'y a pas de place pour moi dans ce monde. Mon sort est tracé d'avance. En tant que femme, je ne suis que la fille de, une épouse en devenir. Condamnée à être éternellement réservée, chaste.

Sur une île gouvernée par les faés – des créatures magiques que je pensais autrefois n'exister que dans les mythes –, on pourrait s'attendre à ce que les normes sociales diffèrent quelque peu. Lorsque père a annoncé qu'il nous emmenait, ma sœur cadette et moi, vivre à la Faërie, et à la cour de l'Hiver, plus précisément, un torrent d'émotions m'a assailli. Mélange de terreur, de stupéfaction, de soulagement et, la plus pitoyable d'entre toutes, d'espoir. Je n'aurais pas dû me bercer d'illusions, car il s'avère que les villes d'humains de la Faërie sont tout aussi collet monté que celles de Bretton, d'où nous venons.

Si seulement je pouvais rentrer chez moi... retrouver mon vrai foyer. Pas cette maison, ni même Bretton, mais la terre de mon enfance, où je jouais au grand air avec mes sœurs dans la plus grande insouciance, la peau dorée par le soleil qui brillait toute l'année. À cette époque, nous vivions dans la joie, le bonheur, notre famille était entière et mère était encore...

Mes épaules se crispent. Ces réflexions chassées de mon esprit, je vais me réfugier auprès du feu, à l'autre extrémité de la pièce. Les bras croisés, une hanche de côté, je foudroie

du regard les flammes timides. Une attitude puérule, sans doute, mais pourquoi m'en soucier ? Je suis seule dans le petit salon de notre maison familiale.

Je refoule un frisson. Je regrette que la chaleur de la cheminée ne se diffuse pas mieux dans la pièce. Comment se fait-il que les âtres inefficaces du pays d'où je viens m'aient suivi jusqu'ici, dans cette contrée qui regorge pourtant de magie ? La cour de l'Hiver, plus que toutes les cours de la Faërie, devrait faire du chauffage une priorité pour ses habitants, non ?

Entre mes dents serrées, je marmonne un chapelet de jurons. Par tous les saints ! Pourquoi suis-je aussi à cran, aujourd'hui ? Comme pour répondre à cette interrogation, mon regard se pose sur la table placée devant le divan, d'où me nargue un livre usé.

Ah, c'est vrai. Je suis de nouveau à court de lecture.

Je m'approche du sofa et récupère le châle posé sur l'un des coussins pour m'en envelopper les épaules. Mon livre en main, je m'installe sur le siège en plaquant les plis de ma jupe de satin bleu au plus près de mes jambes. J'aurais mieux fait de préférer mes bas de laine à ceux de soie que j'ai enfilés aujourd'hui. Je tire la cordelette de la grande lampe à côté de moi. Sa lueur chaude et tamisée éclaire les pages de mon ouvrage.

On ne dispose peut-être pas de technologie de pointe en matière de chauffage, mais on est au moins alimentés en électricité, qui nous fournit de la lumière – une certaine forme, du moins. Contrairement au pays de Bretton, où elle est générée de manière traditionnelle, ici, elle provient d'une étrange magie faërique qui se répand par le biais de courants énergétiques.

Je tourne la page de titre de mon livre, *La Gouvernante et le Débauché*. Dès la première ligne, les mots familiers m'apaisent. Trois pages plus tard à peine, cependant, je me surprends à divaguer. J'ai beau adorer ce roman, je l'ai déjà lu trois fois. J'ai besoin de nouveauté.

Je le ferme d'un coup sec et le repose sur la table. L'ongle du pouce entre les dents, je reprends mon poste devant la fenêtre. Pendant ma courte absence, les rues ont été prises d'assaut par les passants.

À la vue de la foule, mon cœur s'emballé. Les conversations enjouées se mêlent au martèlement des sabots, au grondement des roues des carrosses et au vrombissement d'un moteur solitaire. L'ensemble produit un rugissement assourdissant.

La scène me transporte dans un souvenir récent : celui d'une rue similaire, peuplée de rictus, de messes basses, de regards brûlants de haine et de mépris, tous braqués sur moi, aussi cinglants que des coups de fouet sur ma peau. Je me mordille l'intérieur de la joue, une manie qui m'aide à retrouver mes esprits.

Respire. Reste dans le moment présent.

Bon sang ! Il me faut vraiment de la lecture. Sinon, mes pensées vont finir par avoir raison de moi. Mais, pour me procurer un nouveau livre, je n'ai pas d'autre option que de quitter cette pièce, de m'aventurer sous cette maudite tempête de neige... au milieu de tous ces gens. Un frisson d'angoisse me parcourt.

Voilà maintenant trois semaines que nous habitons Vernon. La première était presque un répit. Cette station, nichée à proximité des montagnes de la cour de l'Hiver, venait tout juste d'ouvrir ses portes. Notre famille faisait partie des premières à s'y installer. Parmi les jeunes commerces regorgeant d'articles flambant neufs se trouvait, par chance, une librairie. Ni une ni deux, j'en ai fait mon repaire et je dois admettre que, dès ma première visite, j'y ai dépensé la totalité de mon argent de poche hebdomadaire. La semaine suivante, de nouvelles familles ont investi les maisons jusqu'alors vides. C'est là qu'est arrivée cette fouineuse de Mme Aston. Indifférente, j'ai continué de me réfugier dans mes livres et de me réapprovisionner sitôt parvenue à la

fin d'une histoire. Au début de cette semaine, cependant, une foule de nouveaux résidents est arrivée, certains pour y emménager de façon permanente, d'autres pour un court séjour. Quels qu'ils soient, tous piaffent d'impatience à l'idée de prendre part à un événement jugé comme majeur : l'ouverture de la saison des bals de la cour de l'Hiver.

Plus jeune, je rêvais moi aussi de ces festivités. Désormais, je les redoute au plus haut point. Elles m'inspirent un éventail de jurons indignes d'une dame. Bon sang. Merde. Bordel.

Il est vraiment temps que je me trouve un nouveau livre. Les poings serrés, je scrute les rues une dernière fois et compte jusqu'à cinq pour rassembler mon courage.

Un.

La librairie n'est qu'à quelques rues de là.

Deux.

Personne ici n'est au courant de mon passé.

Trois.

Ces gens ne savent rien de moi.

Quatre.

Et je ferai tout pour qu'ils n'apprennent jamais à me connaître.

Cinq.

Après une profonde inspiration, je me redresse et ravale ma peur. Aidée par mon corset étroitement noué, je rentre le ventre, bombe le torse. J'inspecte ma coiffure, veillant à ce que chaque boucle noire soit bien rangée dans l'élégante couronne tressée que je porte sur la nuque. Le menton relevé, j'étire les lèvres en un sourire hautain, le premier ingrédient du masque derrière lequel je me cache. La Gemma Belle-fleur que je présente au monde, le personnage qui me permet de rester forte, sûre de moi, insensible.

C'est un leurre, je l'admets. Mais il me va comme un gant.



2

La tête haute, je sors par la porte de devant. Une bourrasque glaciale me frappe aussitôt et s'insinue sous la laine épaisse de mon manteau. Je remonte mon col de zibeline, dont la fourrure m'effleure les joues. Je regrette qu'il ne soit pas assez haut pour me couvrir les oreilles. Au moins, les bords larges de mon chapeau me protègent des flocons qui continuent de tomber du ciel.

Le vacarme est dix fois plus tonitruant qu'il ne l'était depuis le confort de mon petit salon. Mon pouls s'accélère, mais le sourire que j'arbore tient bon. Une voiture fonce près de moi en vrombissant, effrayant les piétons qui se ruent hors de son passage. Pour ma part, je ne tressaille même pas. En mon for intérieur, je meurs d'envie de rentrer à toutes jambes, de retrouver la chaleur de la cheminée, le calme du salon. Mais je prends sur moi et me concentre sur ma mission.

Respire, souris. Tu n'as qu'à faire semblant.

Après une longue inspiration, je descends les marches du perron pour m'engager sur le trottoir. Les petits talons de mes bottes s'enfoncent en craquant dans le tapis de neige fraîche. Ici, elle est toujours immaculée. Quelle que soit la quantité tombée la veille, elle ne s'accumule jamais à plus d'un demi-centimètre dans les rues. Ce doit être la magie qui l'en empêche.

— Mademoiselle Bellefleur ! me hèle une voix depuis le trottoir d'en face.

C'est Mme Aston qui me salue avec enthousiasme. Pourquoi faut-il que je sois si réactive ? Si je n'avais pas croisé